

La veille du Ténére

Caroline Rouleau

JE BOIS mon thé comme d'autres leur café, dans une tasse beaucoup trop grande, distraitemment, en faisant autre chose. Je ne m'arrête même pas pour y penser, m'attarder à la mixture que je verse dans ma tasse, à la préparation du breuvage, à son arôme et à sa couleur, davantage à son goût mais à peine. D'ailleurs, la plupart du temps, c'est de l'instantané, du feuillage dans une poche perforée, peu m'importe. Je n'ai ni la culture ni le culte de cette pratique vieille de cent mille ans.

Quand j'ai entrepris ce voyage, pas une minute je n'ai pensé à ce qui inévitablement m'attendait au bout. Je dis inévitablement comme s'il s'agissait là de quelque chose de clair, net et précis, comme on dit, d'identifiable. Au bout, inévitablement, il y avait le retour et un certain état de fait comme d'esprit. Mais sur le coup, je n'ai pas prêté attention à mes habitudes, mes us et coutumes, comme me taquinait Mathieu tandis que de force nous bouclions mes valises. Je partais et c'était déjà bien suffisant sans que j'en rajoute. Remarquez, j'aurais peut-être dû, comme ça j'aurais sûrement été en mesure d'identifier ce que j'allais apercevoir au bout parce que, on aura beau dire, ça passe, les grandes révélations si on ne les entretient pas.

Mais au moment de mon départ, j'ai tout simplement franchi la porte 32 sans retard, c'était ma plus grande crainte, arriver en retard, comme quoi les choses changent, puis je me suis envolée, amusée par mon coup de tête. J'avais quitté le pays, voilà, c'était dit, ce n'était pas plus long qu'une phrase, impérieuse et incontournable : j'étais partie.

Lorsque je me suis retrouvée la veille de Noël assise sur une natte au nord du Niger, j'avoue m'être sentie un peu drôle, rien de criant, juste un peu dépaysée, décalée disons. Avec le temps, cette impression était devenue une évidence, de tous les truismes d'expatriés, mon préféré, un animal de compagnie. On aurait dit que c'était encore plus fort en ce temps des fêtes qui ne